

XIII

Assemblée générale du 26 décembre 1903

PRÉSIDENCE DE M. LE PROFESSEUR GILSON, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 3 heures.

Présents : MM. Ball, Bondroit, Burgeon, de Crombrugghe, Desneux, Dubois, Fologne, Gilson, Jacobs, Lambillion, Lameere, Ledrou, Pinsonnat, Roelofs, Rousseau, Severin, Thirot, Willem.

Excusés : MM. Gillet, Dr Guillaume et Hippert.

— Le procès-verbal de la séance du 26 décembre 1902 est approuvé.

— Le Président prend la parole et s'exprime comme suit :

MESSIEURS,

Les événements saillants dans l'histoire d'une société scientifique sont rarement heureux et souvent fâcheux. Félicitons-nous donc de n'en point avoir de marquants à rappeler dans cette séance de clôture.

Mais, si la chronique de cette année manque absolument d'épisodes, on ne dira pas cependant que l'activité de la Société d'Entomologie s'est assoupie. Tous, comme par le passé, nous avons travaillé à l'accroissement de nos connaissances personnelles, par l'observation, la collection, les voyages, l'expérimentation.

Cependant la mission du naturaliste ne consiste pas seulement à scruter la nature, mais encore à la révéler aux hommes.

Fidèles à cette mission, les membres de la Société nous ont donné un contingent de travaux au moins égal à celui des années moyennes.

Les Mémoires ont reçu la suite de la très importante revision des Prionides par M. Lameere, qui forme le tome XI, et le travail posthume du regretté M. Tosquinet sur les Ichneumonides exotiques, qui constitue le tome X.

Les Annales contiennent 28 communications sur des sujets variés par MM. Belon, Bergroth, Bovie, de Crombrugghe, Distant, Dognin, Fairmaire, Fauvel, Forel, Gorham, Heller, Kolbe, Jacoby, Jacobs, Lapouge, Lameere, Obst, Olivier, Pic, Schouteden et

Simon. J'ajouterai qu'une réserve très sérieuse nous est dès maintenant acquise pour l'avenir. Notre collègue Lameere a promis de nous parler de ses recherches sur la distribution de cet important groupe des Prionides auquel ses travaux sont venus donner un si grand intérêt.

D'autres membres poursuivent également des travaux qui nous promettent de nombreuses et importantes publications.

Mais, je le répète, pour témoigner de la vitalité d'une société, il n'y a pas que les livres, les mémoires : il y a surtout le travail constant et passionné de tous ses membres.

C'est lui qui constitue réellement la vie de la société. Les publications n'en sont qu'un compte rendu dressé pour les chercheurs de l'avenir. Car, pour redire encore les paroles d'un savant collègue d'Amérique (1), « la science vit dans les laboratoires » et, ajoute-t-il, « quand elle est morte, nous l'ensevelissons décemment dans un livre ». Les livres sont donc des tombeaux et les bibliothèques, comme les collections, sont des nécropoles dans lesquelles nous pratiquons de temps en temps des fouilles intéressantes.

C'est dans les travailleurs eux-mêmes que la science vit et se développe. Et pour que la vie scientifique des uns se communique aux autres, pour que le travail individuel profite à tous, nous nous réunissons ici, nous tenons ces séances auxquelles nous aimons à conserver le caractère intime que leur ont donné nos fondateurs.

Nous n'y venons pas seulement pour déposer sur le bureau le manuscrit contenant les résultats d'une recherche finie et digne d'être publiée, mais encore pour y causer du travail qui nous occupe et nous communiquer nos découvertes, nos remarques, nos difficultés, nos erreurs, nos progrès.

Je voudrais donc que tout membre de la Société fasse un effort pour nous parler de quelque chose au moins une fois chaque année. Si nous n'avons pas fait de découverte marquante ou d'étude suivie, parlons au moins une fois l'an de nos captures, du travail que nous avons lu, du Musée que nous avons visité en voyage, du trait de mœurs que nous avons surpris, de la dissection que nous avons faite, de l'expérience que nous avons tentée.

Car il n'est fait si minime, remarque si simple, qui ne puisse ouvrir un horizon, déceler une piste ou réformer une opinion, et dont le savant le plus érudit ne puisse faire son profit, comme le plus humble des commençants.

Les sujets les plus divers peuvent être abordés ici, grâce à l'ampleur de notre programme qui comporte tout ce qui a trait directement ou indirectement aux Arthropodes.

(1) Sedgwick-Minot.

Sans doute, les travaux descriptifs l'emporteront toujours en nombre sur les études anatomiques, éthologiques ou physiologiques, parce qu'ils passent — peut-être à tort — pour plus faciles, mais surtout parce qu'il entre dans la mission d'une société de dresser l'inventaire des espèces et d'en consigner les diagnoses dans la série suivie de ses archives.

Mais ne perdons pas de vue que l'anatomie, la physiologie, l'étude du développement, celle des facultés psychiques, de la distribution géographique, et d'autres encore, ont ici les mêmes droits que la systématique. La voie est donc ouverte pour tous les goûts et pour toutes les aptitudes.

Plus on connaît les gens d'étude et plus on constate que l'on est naturaliste, comme on est poète, par naissance; on ne le devient pas par l'éducation. C'est même la nature qui décide dans quelle catégorie de naturalistes on sera rangé.

Le jeune curieux de la nature se révèle fort jeune. Il porte encore jupon que déjà il aime à rassembler des cailloux, des coquilles, des bibelots quelconques. Il les range par ordre de grandeur ou de couleur et il éprouve un vif désir d'augmenter son trésor, car il y a du thésauriseur en lui : c'est un collectionneur.

Ou bien, plus fasciné par le mystère des parties cachées des objets, il ne manque aucune occasion de pénétrer au fond des choses. Qu'il ait en main une fleur, un jouet, un instrument quelconque, toujours il voudra l'ouvrir et voir ce qu'il y a dedans. Il aura tôt fait d'écorcher sa première grenouille et gare à la montre du grand-père si on la laisse à sa portée : c'est un anatomiste.

Plus tard, lorsque l'éducation et l'étude ont modelé et affiné nos facultés, nous n'en restons pas moins ce que les hasards de l'ontogénie avaient fait de nous. Nous serons systématiste ou anatomiste, collectionneur ou écorcheur, car la nature ne perd pas ses droits.

Le naturaliste parfait serait celui en qui ces deux tendances s'uniraient dans une juste mesure. Mais c'est là une exception.

Dans l'intérêt de la science, il est bon que chacun marche dans la voie de sa plus grande aptitude.

Certains qui n'ont qu'une ardeur modérée pour la systématique et sont des collectionneurs médiocres, pourraient fort bien trouver dans l'étude comparée des organes une occupation plus en harmonie avec leur caractère et leurs aptitudes. Le préjugé, qui fait de l'anatomie une science difficile et répugnante, une fois vaincu, ils y éprouveraient un charme au moins égal à celui des études de morphologie externe.

Il me semble que bien des recherches biologiques ne devraient plus être réservées aux professionnels de l'anatomie et de la physiologie, parce que ces branches et leurs méthodes se sont vulga-

risées et simplifiées. L'étude anatomique d'un Arthropode n'est pas plus difficile que celle de la morphologie externe de certains groupes de petite taille, tels que les Fourmis, les Aphides, les Acarides.

Sans doute, il n'est pas donné à tout le monde de réaliser des chefs-d'œuvre comparables aux dissections de Lyonnet et des merveilles de gravure comme les planches dont il orne son grand travail sur « la larve qui ronge le bois de saule » — c'est ainsi qu'il appelle le Cossus.

Mais, de nos jours, l'anatomie fine des insectes se fait en grande partie au microscope, avec l'aide du microtome. Elle est devenue une science relativement aisée. Son travail est attrayant, propre et élégant; c'est un travail pour les dames. Tout micrographe peut lui rendre des services et la faire progresser.

Il est vrai qu'au point de vue de la recherche des affinités des insectes, l'étude de la forme extérieure l'emporte de beaucoup sur celle des organes internes. Néanmoins, il faut se garder de perdre de vue que l'étude de la forme extérieure se confond à peu près avec celle de l'appareil de soutien, du squelette externe. Quelque prépondérance qu'on lui attribue, elle ne peut donc être la seule à décider des affinités, parce qu'il faut rechercher celles-ci dans l'ensemble des caractères de l'organisme, sous peine de retomber dans une ancienne erreur de méthode.

Au surplus, vous n'ignorez pas que la structure de l'appareil excréteur malpighien, celle des ovaires et d'autres organes est prise en considération dans la constitution de certains groupes d'Arthropodes.

Ne serait-il pas intéressant, lorsque nous recherchons la parenté de certaines formes constituant une série, d'avoir sous les yeux non seulement leurs caractères extérieurs, mais encore ceux de leurs organes digestifs, respiratoires ou reproducteurs, de leurs glandes spéciales, etc., et de pouvoir rechercher *si les différences dans la structure fine de ces organes coïncident ou ne coïncident pas avec les différences de morphologie externe sur lesquelles nous sommes tentés d'asseoir nos subdivisions.*

Pour en juger il faudrait porter ses recherches sur d'assez longues séries, appartenant à des groupes variés. Un travail de ce genre serait intéressant quelle que soit la réponse qu'il fournisse à la question. Tout cela a été dit depuis bien des années, mais peu de chose encore a été fait dans cette voie. Il reste donc de belles recherches à faire, pour les systématistes ne reculant pas devant l'anatomie.

Mais la systématique n'est pas la seule branche de l'entomologie qui ait sérieusement besoin de l'anatomie fine. L'éthologie aussi

est obligée d'y recourir. Telles particularités de la biologie d'un insecte réclament la connaissance approfondie du système digestif, de l'appareil fileur ou des glandes spéciales de la larve ou de l'adulte. Et souvent l'anatomie ne suffira pas : la physiologie devra intervenir avec toutes ses branches auxiliaires.

Enfin, Messieurs, pour faire réellement de l'entomologie et nous montrer membres actifs de la Société, nous ne devons pas nécessairement étudier l'insecte pour l'insecte. Telle est la largeur de notre programme que nous pouvons étudier l'Arthropode simplement parce qu'il est un type intéressant de la série animale, à bien des points de vue, ou bien parce qu'il se prête admirablement à des recherches d'un intérêt très général, telles que l'expérimentation physiologique. Maintes fois déjà ces êtres ont servi aux investigations des physiologistes sur les muscles, les phénomènes de la digestion (Plateau), le rythme de la locomotion (Willem), les mécanismes chimiques de la nutrition, etc.

Dans cet ordre d'idées, je voudrais, si vous me le permettez, vous exposer, très brièvement, comme exemple, une recherche récente que j'avais confiée successivement à plusieurs de mes élèves et qui vient enfin d'être menée à bien par M. le D^r Tits, médecin militaire.

Il s'agit de la question de la vie sans microbes.

Chacun sait que les microbes sont partout : leur extrême petitesse, leur pouvoir extraordinaire de reproduction, la variété de leurs mécanismes de nutrition leur ont permis d'envahir la nature entière. La terre en est couverte, la mer en est infectée et les organismes vivants sont avec eux dans un rapport de perpétuelle hostilité. C'est une lutte désespérée pour l'existence qui s'est poursuivie depuis des temps fabuleusement reculés, tandis que, sous l'action de bien d'autres facteurs encore, les formes vivantes évoluaient et s'adaptaient.

Beaucoup d'entre celles-ci ont succombé, les plus aptes seules ont survécu et dans cette sélection le rôle du microbe a été grand. Et la lutte n'est pas finie, les formes supérieures qui restent vivent sur la défensive, obligées de faire bonne garde pour ne point succomber à leur tour.

Cependant, sur bien des points, un accommodement est intervenu entre les forces des deux camps. Il y règne une sorte de paix armée, ou même il s'est établi des associations dans lesquelles le microbe rend des services : des symbioses.

Des efforts ont été faits pour découvrir la nature de ces services.

On s'est d'abord adressé aux plantes. Ainsi les travaux de Hellriegel et Wilfarth, Kossowitsch, Bouillac, Mazé et d'autres démontrèrent la fixation de l'azote atmosphérique par la plante et le rôle que jouent les microbes dans cet important phénomène. D'autres

étudièrent le rôle des microbes du sol et beaucoup d'autres questions connexes.

Enfin, d'autres encore s'attachèrent à mesurer l'importance des services rendus, quelle que soit leur nature. En effet, c'est avec raison qu'on peut se demander si les êtres supérieurs, adaptés comme ils le sont à la vie septique, sont encore capables de s'adapter à la vie aseptique, au moins sans passer par une longue période d'entraînement progressif s'étendant sur plusieurs générations. Pourraient-ils encore digérer, respirer, sécréter avec toute l'activité nécessaire, si on les débarrassait brusquement de ces ennemis devenus des alliés? L'étude de cette question présente de grandes difficultés expérimentales. Débarrasser un sujet des microbes qui l'infectent, c'est précisément le grand problème de la médecine, ainsi que l'exprimait facétieusement un de mes amis, disciple d'Hippocrate, en disant : « La médecine est un art qui n'a jamais existé, mais qu'on espère découvrir bientôt. Il consistera à éliminer le microbe sans tuer le macrobe. »

Cependant le médecin ne s'occupe que des microbes réellement nuisibles, qu'il appelle pathogènes, et sa mission se borne à assister les organismes dans la mise en œuvre des moyens dont ils disposent pour éliminer ces nuisibles, ces récalcitrants avec lesquels aucun arrangement n'est intervenu jusqu'ici, mais qui se domestiqueront peut-être un jour. Tout autre, et bien plus grande, est la difficulté qui se pose à l'expérimentateur désireux d'obtenir un être vivant exempt de tout microbe, digérant et respirant sans l'assistance d'aucun d'entre eux et laissant impunément inactifs ses mécanismes de défense contre eux.

Duclaux, Peterman et d'autres s'adressèrent aux graines et s'efforcèrent d'en stériliser la surface. Contrairement à leur attente ils durent constater que les plantes aseptiques ainsi obtenues ne vivaient que mal et très peu de temps. Le D^r Tits aussi, opérant sur des graines de cresson et de lin, obtint comme ses devanciers des résultats tendant à établir que ces plantes placées brusquement dans des conditions d'aseptie expérimentale ne sont pas capables d'y vivre normalement.

Enfin, d'autres ont abordé des êtres plus élevés encore et tenté de réaliser l'animal aseptique.

Nuttal et Thierfelder parvinrent à maintenir en vie pendant une dizaine de jours deux jeunes cobayes extraits aseptiquement par opération césarienne et nourris d'aliments aseptiques. Ces essais très laborieux mais trop peu prolongés n'ont pu démontrer qu'une chose, c'est qu'un fœtus, après avoir été nourri par le sang d'une mère septique pendant tout le cours de son développement, peut encore être maintenu en vie pendant un laps de temps d'une

dizaine de jours à l'abri de tout microbe. Mais on ne peut pas dire qu'un animal normal et vivant normalement à l'abri des microbes ait été réalisé jusqu'ici.

Un autre auteur, Schottelius, est parvenu à obtenir un poussin aseptique au sortir de l'œuf et à le nourrir aseptiquement. Il le vit gagner en poids pendant douze jours, puis maigrir et périr le dix-septième jour.

De cette expérience unique il conclut que les microbes sont nécessaires à la vie d'un animal.

D'autres auteurs, Kyanizin, Charrin et Guillemonat, se sont contentés de placer un animal normalement septique dans un milieu aseptique et de le nourrir aseptiquement dans le but d'étudier l'effet de la diminution du nombre des microbes. En effet, le nombre des microbes intestinaux de leurs sujets diminua énormément sans toutefois que l'aseptie pût être obtenue. Leurs animaux moururent toujours rapidement. Mais il n'est nullement prouvé que leur mort ait été causée par la diminution des microbes, plutôt que par les défavorables conditions d'existence réalisées dans leurs appareils.

Enfin, plus récemment, M^{me} Metschnikoff est parvenu à obtenir 7 têtards de grenouille aseptiques, sur 80 qu'elle a traités exactement de la même façon. Tous sont morts endéans septante-neuf jours, et parmi eux les aseptiques ne furent pas les derniers. La moyenne de la vie de ces 7 individus aseptiques a été plus courte que celle de beaucoup d'autres qui avaient vécu dans les mêmes conditions. Leur résistance aux conditions expérimentales a donc été plus faible que celle des autres.

En somme, tous ces résultats sont favorables à l'opinion qui considère la vie aseptique comme devenue impossible pour les êtres supérieurs, tant est profonde leur adaptation à la vie septique. Mais, d'autre part, *il n'est pas démontré que la mort prématurée des sujets en expérience n'ait point été causée par le mécanisme expérimental lui-même.*

Dans ces conditions, Messieurs, n'est-il pas très intéressant, pour l'étude de la question, de constater que non seulement la vie aseptique normale est possible mais qu'elle existe dans la nature?

Or, c'est un fait que certains êtres relativement élevés passent la plus longue partie de leur existence, leur période de nutrition et de développement, à l'abri des microbes. Ces individus normalement aseptiques ne sont pas rares; ils sont légions et ils appartiennent au groupe qui fait l'objet de nos attentions spéciales, ce sont les insectes : les gallicoles.

Voici comment j'ai été conduit à soupçonner que ces animaux vivent aseptiquement :

Ayant recueilli des rameaux de chêne portant de jeunes galles

de Cynips imparfaitement développées, je les plaçai dans un local assez humide, sous une cloche, dans le but d'en obtenir des insectes adultes. Six mois plus tard, je fus surpris de trouver au centre de ces galles un peu ratatinées, non pas des adultes, ni des nymphes, mais des larves mortes, de très petite taille. Sans doute elles étaient à l'état de cadavre depuis de longs mois. Leurs tissus, examinés au microscope, à frais et en coupe microtomique, se montrèrent dans un singulier état de désorganisation, mais nullement putréfiés. La méthode de coloration n'y décéla aucun microbe.

Je me dis alors que probablement ces larves avaient vécu aseptiquement, qu'elles étaient mortes par suite de l'arrêt prématuré de la vie dans les rameaux de chêne, mais qu'en l'absence des microbes, leurs tissus, au lieu de tomber en putréfaction, n'avaient subi qu'une macération profonde sous l'action des liquides organiques et des ferments qu'ils contiennent.

Ce fut le point de départ des recherches que M. Tits vient de mener à bien.

M. Tits opère généralement comme suit : Il ouvre les galles avec précaution, par rupture, afin de ne point souiller la cavité qui loge l'insecte. Celui-ci, larve, nymphe ou imago, est immédiatement saisi avec une pince stérilisée et plongé dans un tube à culture. Il y est broyé aseptiquement avec une spatule, puis le tube est fermé et porté à l'étuve, où il est laissé pendant au moins quinze jours.

Or, un très petit nombre de ces tubes devinrent le siège d'un développement microbien, et parmi ceux-ci il n'est pas douteux qu'un bon nombre aient été infectés accidentellement.

Notez que ces essais de culture ont été faits dans les milieux les plus variés, en vue de favoriser le développement des formes les plus capricieuses, aérobies ou anaérobies. On a mis en œuvre la série complète des moyens qui, aujourd'hui, permettent, en cas de non-développement, d'affirmer l'absence des microbes.

D'autres insectes sont à l'étude en ce moment, et, selon toute apparence, ils fourniront des résultats analogues.

Une première réponse est donc faite à la question de la vie sans microbes : les organismes supérieurs ne sont pas tellement adaptés à la vie septique que la marche de leurs mécanismes vitaux soit devenue absolument dépendante des microbes, ou que la mise en œuvre de leurs moyens de défense contre ceux-ci soit devenue partie intégrante de l'accomplissement normal de leurs fonctions physiologiques, car certains êtres vivent encore normalement sans microbes. Et il n'est pas sans intérêt d'ajouter que pendant la dernière période de leur vie ces privilégiés retombent dans la loi commune et sont infectés comme les autres.

On peut donc conserver l'espoir d'arriver à déseptiser des organismes vivants et à leur apprendre à vivre aseptiquement, afin de rechercher si le bénéfice des symbioses, dont l'établissement n'est qu'un résultat des luttes passées, n'est pas mal calculé et de nature à produire une usure abrégant la durée de leur existence (1).

Mais ici, Messieurs, certaines découvertes récentes m'obligent à faire une restriction au sujet du terme *aseptie* lui-même. S'il est vrai que certaines maladies du bétail, la variole et peut-être la rage et la scarlatine sont dues à des organismes tellement tenus qu'ils échappent à l'œil même armé des microscopes les plus puissants, mais qu'on parvient à arrêter sur des filtres à pores extrêmement étroits, et à cultiver sans les voir, alors tout est remis en question. Ce qu'on a appelé aseptie jusqu'ici signifiera seulement absence des *microbes ordinaires*, décelables au microscope.

S'il existe des germes pathogènes figurés et capables de se multiplier, quoique indécélables par les lentilles, qui nous dit qu'il n'en existe pas d'aussi petits qui ne sont point pathogènes, mais qui sont tolérés ou même utiles.

Qui sait si nous n'en sommes point pénétrés? S'ils sont découverts un jour, n'en viendra-t-on pas à voir en eux les derniers éléments constituant de la matière vivante, et, revenant à quelque chose d'analogue à la théorie des microzymas Béchamp, à considérer la vie comme la résultante de l'activité de ces infiniment petits. Théoriquement, rien ne s'y oppose, car rien ne prouve que la limite d'organisabilité de la matière soit supérieure à la longueur d'onde de la lumière.

Quoi qu'il en soit, s'il est un matériel qui paraisse favorable à ces fascinantes recherches, c'est bien celui que fourniraient, dans des conditions si normales, ceux de nos chers insectes qui vivent à l'abri des microbes vulgaires.

Messieurs, le touriste qui entreprend l'ascension d'un pic jette parfois en haut ses regards et distingue un instant, dans la brume, quelque saillie lointaine, voisine de son but. Mais, de peur de tomber ou de s'égarer, il reprend bien vite l'examen soigneux des fragments de roche qui lui servent d'échelons.

Nous venons de regarder au loin dans l'avenir de la biologie et d'y découvrir, dans la brume de l'hypothèse, une silhouette qui est peut-être un sommet et qui peut aussi n'être qu'une ombre.

Reprenons maintenant la marche assurée du labeur méthodique, chacun dans notre voie.

(1) Sevin, ayantensemencé des tubes de culture avec le contenu intestinal d'animaux vivants dans les régions arctiques, n'a pas toujours obtenu de développement. Il en conclut que ces animaux sont parfois aseptiques. Ses expériences, trop succinctement exposées, demandent une sérieuse confirmation. Ann. Inst. Pasteur, t. XIII, 1899.

Je me suis efforcé d'appeler votre attention sur la variété et l'importance des travaux auxquels se prêtent les Arthropodes.

Je reconnais qu'en insistant sur l'intérêt que peuvent présenter certaines recherches sur les insectes, en dehors de la systématique, j'ai fait, en quelque sorte, de l'apologie personnelle.

Je ne crois pas devoir m'en défendre, car j'ai le droit de penser qu'en m'adressant à vous, j'ai, sur ce point, prêché des convertis, puisque vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à la présidence, bien que je ne sois pas entomologiste dans le sens restreint du mot, et que j'aime à étudier les insectes encore plus pour « voir ce qu'il y a dedans et savoir comment cela marche » que pour en connaître les innombrables espèces et en rechercher les affinités et l'origine, ainsi que d'autres le font avec tant de perspicacité et de science.

Il me reste maintenant à vous rendre compte très succinctement de l'état actuel de la Société.

Nous avons subi dans l'année deux pertes très sensibles par la mort de MM. Faust et Crépin.

M. Faust était un coléoptériste russe, habitant Libau. Il s'était spécialisé dans le groupe des Curculionides et dans les insectes de l'empire russe. Ses Curculionides comprenant beaucoup de formes-types ont été achetées à Dresde par le Musée royal.

M. Crépin, directeur du Jardin botanique et membre de l'Académie, était une des personnalités les plus connues du monde scientifique bruxellois. Sans sortir de sa branche favorite, il s'intéressait à toutes les manifestations de l'activité scientifique, et il fut membre de notre Société pendant plus de trente-deux ans. Une note lui a été consacrée dans le n° 5 des Annales de cette année.

Nous avons eu à enregistrer 7 démissions, mais, d'autre part, 9 nouveaux membres ont été reçus. Le nombre des membres reste donc exactement ce qu'il était l'an passé. (*Applaudissements.*)

— M. Fologne donne lecture du rapport de la Commission de vérification des comptes. Ce rapport est approuvé.

— M. Fologne, trésorier, donne lecture de son rapport annuel. Les comptes de 1903 sont approuvés; l'assemblée approuve aussi le projet de budget pour 1904.

Le montant de la cotisation annuelle est maintenu à 16 francs; le prix du tome XLVII des Annales est fixé à 18 francs; celui du tome X des Mémoires est fixé à 15 francs, celui du tome XI à fr. 7.50, avec la réduction habituelle pour les libraires.

— M. le Président propose de voter par acclamation des remerciements à M. Fologne pour le zèle et le dévouement qu'il met à gérer les finances de la Société. (*Applaudissements.*)